

# Vivre et survivre

## Mes tentatives de me soustraire à l'incorporation de force dans la Wehrmacht et mon passage aux Russes

### Retarder l'incorporation

Né en 1922 je n'avais pas encore 18 ans lorsque, le 18 juin 1940, la Wehrmacht occupa Kientzheim où ma famille avait été évacuée de Wickerschwihr près de Colmar.

Elève au collège de Zillisheim, je venais presque d'achever ma classe de terminale - Philosophie. Animé de sentiments très patriotiques comme l'immense majorité des Alsaciens, la présence des Allemands m'était insupportable. Durant l'été 1940, je m'étais entendu avec un camarade et ami originaire de Hachimette, André Didier, pour rejoindre au plus tôt la France non-occupée (Clermont-Ferrand) en vue d'y commencer des études de théologie. Mes parents, après avoir été d'accord, s'opposèrent subitement de manière catégorique à mon projet. C'est donc, bien à contrecœur, que fin octobre je commençai à l'Université de Freiburg des études de théologie. En même temps, je suivais régulièrement les cours du philosophe Martin Heidegger et un cours sur Victor Hugo donné en français par un professeur suisse à "l'Institut für Romanistik".

Le 13 octobre 1941, je suis appelé au *Reichsarbeits-Dienst* (RAD), période que je passe essentiellement au camp militaire de Münsingen (Jura Souabe). Libéré le 4 avril 1942 je termine l'année universitaire à Freiburg.

Après le décret du 25 août 1942, je passe à Colmar le Conseil de révision dans le tout nouveau presbytère de la paroisse Sainte-Marie. Je tente, assez naïvement, de me faire verser dans l'*Afrikakorps*, dans l'intention de rejoindre les Alliés occidentaux. A cet effet, à la question habituelle des langues étrangères possédées, j'avais répondu-sans hésitation que je parlais le français, l'italien et l'anglais. En réalité, comme j'étais en section de latin-grec au lycée, j'étais totalement ignorant de ces deux dernières langues, mais elles figurent désormais dans mon *Wehrpass* et mon *Soldbuch*. A la question rituelle: "Dans quelle arme souhaitez-vous être versé?" je ré-

ponds "dans la *Luftwaffe* de l'*Afrikakorps*". On me pose la question complémentaire: "*Bodenpersonal* oder *fliegendes Personal*?" (personnel au sol ou personnel volant?), je réponds: "*fliegendes Personal*". C'était sans doute un moyen de me soustraire. Avec d'autres camarades, j'ai refusé énergiquement de signer le *Wehrpass*, pour, finalement, m'y résoudre sous la contrainte des menaces.

Après cela, il fallait s'attendre à être rapidement incorporé. Pour tenter de différer l'incorporation tout en évitant des représailles à mes parents, j'ai imaginé de me faire opérer par un médecin de Colmar que j'avais déjà consulté antérieurement pour un catarrhe nasal. Je vais donc trouver le docteur Ruch, resté en fonction à l'hôpital Pasteur comme médecin-chef du service ORL pour lui soumettre mes intentions. Patriote, il accepte de m'aider et me propose une opération du sinus maxillaire, tout en m'avertissant qu'après quinze jours d'hospitalisation je serai rapidement rétabli et mobilisable. Je décide de tenter quand même cette manoeuvre pour différer l'incorporation et lui demande de ne procéder à l'opération qu'au moment que je jugerai le plus favorable, c'est-à-dire tout juste avant de recevoir l'ordre d'incorporation (*Gestellungsbefehl*). Le médecin est d'accord. Lorsque le premier camarade de mon village reçoit, vers la mi-septembre par la poste, son *Gestellungsbefehl*, je vais immédiatement trouver mon médecin. C'était un lundi. Après avoir consulté par téléphone, de son cabinet en ville, la religieuse qui dirige encore le service, celle-ci lui répond que le vendredi suivant est le seul jour possible pour l'opération. Je refuse et lui demande avec insistance de m'opérer au plus tôt. En effet, une fois la maudite feuille reçue je ne pourrais plus rien entreprendre. Par un nouvel appel au service le médecin exige que l'opération se fasse mercredi, le surlendemain. Elle se fera effectivement ce jour. Le soir-même de l'opération, mon père vient à l'hôpital avec mon ordre d'incorporation, apporté le jour-même par un soldat dépêché en vélo, et qui a dû trouver mes parents dans les champs pour le leur remettre. Mon départ

était fixé au lendemain matin, un délai exceptionnellement court. Avec le certificat du médecin, mon père rapporte la feuille au "Wehrbezirkskommando" installé dans le bâtiment en briques jaunes qui borde toujours le côté nord place de la gare de Colmar.

J'étais extrêmement heureux d'avoir pris les Allemands de vitesse, même si je redoutais que le sursis ne serait que de courte durée. Psychologiquement, j'ai été affermi dans ma conviction que, même en présence d'une situation apparemment sans issue, il fallait tenter d'agir. Ultérieurement, je n'ai cessé de maintenir cette attitude d'esprit.

Après la sortie de l'hôpital, je restais dans ma famille, à Wickerschwihr, rapidement rétabli. L'attente anxieuse du prochain ordre d'incorporation se prolongeait, de manière surprenante, plus que prévue, mais chaque journée était gagnée sur la guerre, et augmentait les chances de survie. Nous suivions de près son déroulement et écoutes, depuis longtemps, régulièrement la radio de Londres et l'émission "Les Français parlent aux Français", malgré les risques graves encourus. Durant cette période d'attente, je l'écoutais quotidiennement ainsi que la radio Suisse, Paris, Vichy et aussi radio Moscou, reçu facilement sur ondes courtes. Tous les mois environ la radio du Général de Gaulle s'adressait quelques minutes aux Alsaciens par la voix de "Jacques d'Alsace". Un soir il donnait aux Alsaciens risquant d'être engagés au front russe le conseil pour faciliter le passage à l'Armée rouge, de retenir par cœur la phrase russe suivante: "Ya niet niemetz, Ya Frantsouski, Ya desertir, Ya priatiel". Je viens de la transcrire telle que je l'ai entendue en ce moment et gardé précieusement dans ma mémoire. Je l'ai effectivement utilisée lors de ma désertion. Pour réduire les risques de ces écoutes dangereuses j'avais installé un contact électrique invisible dans le gond de la porte d'entrée de la cour. Il déclenchait une sonnerie dans la maison dès qu'on entrouvrait la porte.

Cinq mois s'étaient écoulés quand, un matin de mars 1943, le facteur apporta le deuxième *Gestellungsbefehl*. Décidé à tenter l'impossible pour obtenir un nouveau sursis, je pars en vélo pour Colmar distant de 7 km voir le chef du "Wehrbezirkskommando". C'était un "Major", qui à ma grande surprise était prêt à m'écouter. Je lui explique que je n'étais toujours pas rétabli de l'opération, que je souffrais encore de fortes douleurs et que le médecin était obligé de continuer les traitements, lavement des sinus etc. Sur les radiographies que j'avais emportées, je lui explique que les sinus étaient encore totalement voilés, preuve d'une infection toujours présente. Il m'avoue son incompetence en la matière et me dit: "Kann man seinem, eigenen To-

tenkopf betrachten!" (Peut-on contempler sa propre tête de mort!). La radio était celle de la totalité du crâne vu de face. Mon argumentation l'avait convaincu, et il m'accorda un nouveau sursis sans me préciser la durée. Une nouvelle attente anxieuse commençait.

Début juin 1943, le facteur m'apporte mon troisième *Gestellungsbefehl*. Sans grande illusion, je vais encore trouver le "Major" à Colmar. Cette fois-ci mes arguments n'arrivent plus à le convaincre. Il me dit: "Vous savez: dans la Wehrmacht nous avons également d'excellents médecins qui sauront vous soigner". Il fallait donc partir et se retrouver, à 8h du matin, place de la gare devant le "Wehrbezirkskommando". Les incorporés arrivent de toute la région pour remplir un train spécial. Après les formalités, on traîne toute la journée. Le convoi doit partir à 17h. Dix minutes avant le départ, se présente un officier qui lit sur un papier une dizaine de noms, dont le mien. Il explique que les nommés ne partiront pas avec ce convoi, mais comme "Einzelfahrer" (voyageurs individuels). Le convoi s'ébranle de la gare de Colmar avec les manifestations patriotiques habituelles. Le train parti, l'officier nous dit: "Wir wollten nochmals Rücksicht nehmen auf besondere Umstände, Sie können wieder nach Hause gehen". (Nous avons encore voulu tenir compte de circonstances particulières. Vous pouvez rentrer chez vous).

Le nouveau sursis cependant ne fut pas très long. Un mois et demi plus tard, je reçois mon quatrième *Gestellungsbefehl*. N'ayant plus tenté de nouvelle démarche, je suis obligé de partir, par un convoi de Colmar, le 27 juillet 1943. J'avais gagné environ 11 mois. Le voyage m'amène à Ostrolenka à 100 km environ au nord-est de Varsovie dans le "Nachrichten Ausbildung Staffel" de la "leichte Artillerie Ausbildung-Abteilung 21". J'ai reçu une formation de radio-téléphoniste (*Funker-Fernsprecher*) de campagne, puis j'ai été volontaire pour une formation supplémentaire de cavalier. Ma qualification officielle est alors "Berittener Funker und Fernsprecher". En vue de prolonger la période de formation en caserne, et reculer l'engagement au front, j'ai accumulé les spécialisations: tireur à la mitrailleuse, MG38 et MG42, la "Panzerfaust". Dans la même intention, j'ai simulé la maladie, douleurs au niveau des sinus maxillaires. Je me suis plaint de douleurs dans les jambes au cours des marches, dues à un affaissement plantaire. C'était une pure invention, mais cela m'a valu plusieurs séjours à Königsberg, mais cela m'a valu plusieurs séjours à Königsberg d'une semaine chaque fois. Il fallait faire des moullages en plâtre de la voûte plantaire, puis façonner des soutiens orthopédiques en métal. J'en ai profité pour visiter la ville et le tombeau du philosophe Kant avec le petit musée attenant.

En janvier 1944, j'ai été versé à la "Marsch-Batterie" d'où on était mis en route vers les unités combattantes. Une nouvelle chance inattendue se présentait alors. Un beau matin on demanda un volontaire pour une formation spécialisée, de "géomètre-cartographe d'artillerie" (*Artillerie Vermessungstrupp und Gefechtszeichner*). Sautant sur l'occasion, je me suis présenté. Le stage durait plusieurs mois et me faisait gagner un temps précieux. Dans la pratique du front, il fallait établir, par triangulation, les coordonnées des positions de nos batteries pour les tirs d'après la carte, faire les travaux de cartographie, et être initié à toute la technique spécialisée de l'artillerie.

### Engagement au front

En mai 1944, j'étais toujours en caserne à Ostrolenka, mais mon départ au front était imminent. Tout soldat allemand avait droit à 8 jours de permission avant le départ au front (*Abstellungs-Urlaub*). Tous mes camarades allemands ont eu cette permission, mais pas moi. Malgré mes véhémentes protestations, on ne m'en a, jamais, donné d'explications.

Le 24 mai 1944, j'ai été embarqué dans un train qui m'a amené au front en Ukraine au nord de Tarnopol. Je me suis trouvé intégré dans la 1<sup>ère</sup> Division d'Artillerie, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie, Etat-major du premier groupe (*Abteilung*) en qualité de radiotéléphoniste à cheval et géomètre cartographe (*Beritterner Funker-Fernsprecher, Artillerie-Vermessungstrupp*). Le groupe d'artillerie était l'échelon qui regroupait le commandement de trois ou quatre batteries d'artillerie de campagne. La batterie était l'échelon ultime et comprenait 4 canons de 105 avec leur personnel. La fonction de radiotéléphoniste, tout comme celle du géomètre, était des plus exposées. Il fallait en effet poser des lignes téléphoniques vers les batteries et les observateurs avancés qui dirigeaient le tir, assurer la transmission des messages, réparer les lignes coupées par les obus ou les chars, réembobiner les fils de plusieurs kilomètres, souvent sous le feu d'infanterie de l'ennemi, en cas de repli et toujours exposé aux explosions d'obus en terrain découvert ainsi qu'aux avions de combat. Avec moi, il y avait un seul Alsacien, Roger Fath de Wissembourg. Il sera tué à mes côtés, le 6 mars 1945, en Prusse Orientale. (Son neveu, M. Bertrand, est, actuellement, maire de Wissembourg). De mai à août 1944, les combats étaient presque continus, en Ukraine et très meurtriers, en outre.

De mon arrivée au front (en mai 1944) jusqu'à mon passage aux Russes, le 15 avril 1945 comme durant ma captivité, j'ai tenu mon Journal de Guerre en

notant dans un carnet, autant que possible quotidiennement, les événements de la journée et les lieux. J'ai écrit mon journal intentionnellement en français pour affirmer par là mon attachement au pays, et ma protestation de devoir me battre contre ma patrie et pour les Allemands que je considérais comme mes ennemis. Cette tenue de journal par un Alsacien en français n'était pas sans risques. On nous avait signifié que la tenue d'un journal était interdite à tout soldat engagé au front. En fait, je n'ai jamais été inquiet pour cela; j'écrivais autant que possible discrètement et, compte tenu des circonstances, les Allemands avaient d'autres soucis. Les deux carnets écrits en Ukraine et en Lituanie furent perdus dans les combats. Par contre j'ai pu ramener à la maison le dernier carnet, écrit en Prusse Orientale à partir du 28 janvier 1945, puis en captivité russe. Il se termine avec mon rapatriement. Ceci n'a été possible que grâce à une accumulation de chances exceptionnelles que je ne peux évoquer ici.

Au front, ma situation d'Alsacien incorporé de force m'apparaissait dans tout son tragique. Les Allemands étaient pour moi des ennemis dont je souhaitais ardemment la défaite, et les Russes des amis. Mon souci de presque tous les instants était de survivre et de rejoindre à la première occasion les Russes. Il allait s'avérer que ce ne serait pas facile. Les combats meurtriers de repli, m'amenaient à Lemberg (aujourd'hui Lviv), Stanislaup, puis à la traversée en combattant des Carpathes jusqu'en Hongrie. Là, début août 1944 la 1<sup>ère</sup> Division a été retirée du front, afin d'être engagée à la frontière de la Prusse Orientale alors directement menacée par les Russes. Au cours de la retraite, nous perdimes tous nos canons, qui durent être remplacés.

Une occasion imprévue d'être retiré du front s'était présentée à moi (juillet 1944) en Ukraine. A la suite d'un ordre venu du haut-commandement, qui, apparemment, manquait d'officiers, on m'a demandé, comme j'étais "Abiturient" (bachelier), de recevoir une formation d'officier de réserve de quelques mois en Allemagne. On m'a dit: "Sie werden ROB (*Reserve Offizier Bewerber*) oder Schütze Arsch im ersten Loch". (Vous devenez aspirant officier de réserve ou bien soldat lambda en première ligne). Devenir officier allemand était totalement incompatible avec mes convictions françaises et ma conscience. J'ai refusé catégoriquement. Le chef de mon unité (*Stabsbatterie*) du moment m'était bienveillant. Il a justifié mon refus en argumentant que mes compétences techniques me rendaient indispensables pour les tirs très spéciaux que nous étions en train d'expérimenter. En effet, nos lignes étaient soumises aux attaques meurtrières des

avons  
sans a  
nous a  
en fais  
haute  
pas du  
nir off  
vénier

Immé  
de tré  
fensiv  
journ  
vemb  
Schlo  
Russé  
ble o  
ties  
quoti

Je ne  
de p  
ce q  
vrier

"Noi  
"Lin  
l'inf  
vent  
cou  
pou  
la f  
Nol  
fon  
dar  
ges  
ten  
MC  
sur  
tiré  
au  
no  
mi  
co  
m  
cc  
sc  
se  
Se  
ja  
p  
n

J  
n  
p  
I

avons de combat blindés russes (IL2) et nous étions sans aucune défense aérienne. En vue d'y remédier, nous avons mis au point des tirs groupés antiaériens en faisant exploser nos obus de 105 en altitude à la hauteur des avions russes, ce pour quoi ils n'étaient pas du tout prévus. De la sorte mon refus de devenir officier allemand a été accepté sans autre inconvénient pour moi que de rester engagé sur le front.

Immédiatement engagés en Lituanie, nous subissons de très lourdes pertes : ainsi lors d'une violente offensive russe à la mi-octobre. Le 16 octobre était une journée épouvantable. Après une accalmie, en novembre et décembre, où nous tenions le secteur de Schlossberg à la frontière de la Prusse Orientale, les Russes déclenchèrent le 13 janvier 1945 leur terrible offensive contre la Prusse Orientale. Les péripéties que j'ai vécues sont consignées quotidiennement dans mon journal.

Je ne parlerai ici que d'un épisode où j'étais tout près de pouvoir passer aux Russes. Je cite textuellement ce que j'ai noté dans mon carnet à la date du 6 février 1945 :

"Nous étions, vers le premier février, dans une ferme "Lindenhof". Une ligne vers l'observateur avancé à l'infanterie les Russes attaquent, nos hommes doivent quitter deux fois. Vers 10h du soir la ligne est coupée. L'Oberleutnant Thiez envoie Scharaffin et moi pour la réparer; nous dit de prendre garde: car dans la ferme, se trouvent les nôtres et aussi les Russes. Nous partons: du feu d'infanterie partout, neige profonde, situation trouble; mais les nôtres doivent être dans la maison. Nous approchons à 20m, un *Sturmgeschütz* de 200m tire sur la maison, les obus éclatent tout près de nous, de la maison feu violent de MG (mitrailleuses) et fusils, les balles sifflent de 20m sur nous; nous croyons à un malentendu. Scharaffin tire sur la ligne, à partir de la maison un autre tire aussi. Scharaffin se lève, et crie en allemand que nous sommes là et va vers la maison; une rafale de mitrailleuse; il tombe en criant, moi je me serre contre la terre dans la neige, mon grand manteau m'en embarrasse fort; les balles sifflent de tous les côtés par-dessus moi, de tous les côtés, de la maison, de la grange, feu violent. Je m'étonne de rester sauf à 15 m. Après quelques instants, cela se calme. Scharaffin réussit à se traîner jusqu'à moi, 5 m, une jambe fracassée, me dit de chercher à arriver à la prochaine maison en vue de chercher du secours, lui ne peut se mouvoir de place.

Je rampe peu à peu en arrière, les Russes tirent de nouveau, 4 fils de fer barbelés à franchir (clôtures de pâturage). A 150m de la prochaine maison, feu violent de mitrailleuse est sur moi de tous les côtés. Je

crie que je suis un ami, d'arrêter. (De toutes mes forces: j'ai crié: "*Halt Kameraden nicht schiessen. Ich bin Deutscher*"). Après quelques instants, l'un a compris. Il le dit aux autres de cesser le feu. J'arrive chez eux. Ils s'étonnent que je sois encore sauf. J'explique ma situation: le capitaine veut me donner 3 hommes pour chercher mon copain. Tous se cachent, personne ne veut venir avec moi. Après une demi-heure, il désigne 4 hommes. Nous partons en rampant, ils avertissent les postes et les *Sturmgeschütze* de ne pas tirer. Nous arrivons jusqu'à Scharaffin à 15m de la maison occupée par les Russes. Tout va bien, nous la mettons dans une bâche et nous le traînons dans la neige, tâche très difficile. Une fois les Russes tirent, mais situation assez calme après.

Nous arrivons au prix de grands efforts jusqu'à la maison qu'occupaient les Allemands, après avoir passé plusieurs clôtures de barbelés. A la maison, un infirmier lui fait un bandage, la jambe gauche cassée, le bras gauche "*Steckschuss*", je le conduis avec une voiture à munitions au poste de commandement du 43<sup>e</sup> Infanterie. Puis, de là, je le donne au médecin, et retourne à travers champs à mon poste de commandement. Ils sont déjà partis. Je les retrouve sur la route de Gertlac.

A Gertlac, nous restons, les Russes attaquent, "*Nahverteidigung*" (combat rapproché). Nous nous replions. Nous passons à Preussisch Eylau. (Sur une maison du village il y a une plaque que je peux lire: "*In diesem Haus hat Napoleon übernachtet am 8 Februar 1807*"). Les gens sont encore là; des prisonniers français de 1940 en grand nombre. Nous arrivons au camp de Stablack".

Ce que je ne pouvais pas écrire dans mon journal, et qui était la réalité, c'est qu'en face de l'Allemand blessé et me trouvant seul à quinze mètres des Russes, j'avais deux alternatives: ou bien abandonner l'Allemand à son sort et passer aux Russes comme je le désirais ardemment, ou bien céder à ses supplications et tenter de le récupérer. Je n'avais pas beaucoup de temps pour réfléchir. J'ai hésité mais, cédant aux impératifs de mon éducation chrétienne, j'ai finalement choisi la deuxième solution malgré les risques extrêmes que cela comportait et en regrettant profondément de perdre une occasion unique de passage aux Russes. Dans mon hésitation, j'aurais tout aussi bien pu choisir la première alternative. En tenant compte du caractère impitoyable des combats dans ce secteur et de la cruauté particulière de la guerre en Prusse Orientale, les Russes m'auraient-ils tué ou au contraire bien accueilli? Quelle aurait été la suite de mon aventure? En apercevant, à Eylau, l'inscription dans la pierre rappelant le passage de Napoléon, j'ai pensé avec émotion aux

soldats de l'Empereur qui s'y sont battus et qui y sont morts le 8 février 1807. J'étais obligé de me battre sur ce même champ de bataille, et nous étions le 6 février 1945.

### Désertion manquée

Le 15 avril 1945, après trois mois de combats extrêmement meurtriers, ce qui reste des troupes allemandes encerclées en Prusse Orientale est acculé à la Baltique près du port de Pillau à 40 km à l'ouest de Königsberg, dans un espace d'une vingtaine de kilomètres de profondeur.

Positionnés en lisière de forêt près de Baerwalde; nous sommes soumis, toute la journée, au bombardement ininterrompu de l'artillerie et de l'aviation russes et terrés dans nos trous individuels. Nous avons de nombreux tués et blessés. Mon sous-officier, chef de groupe, est grièvement touché à la colonne vertébrale, à deux mètres de moi.

A la tombée de la nuit, l'ordre de repli est donné sous le feu de l'infanterie russe. Je profite de la confusion et de l'obscurité croissante pour m'évader et tenter de rejoindre à travers la forêt, par une zone supposée sans ligne de front, le village de Peyse distant de 7 km que je suppose déjà occupé par les Russes. Par mes fonctions, je connais la région d'après les cartes et sais parfaitement me diriger. J'avance difficilement dans la forêt dense et dans l'obscurité durant environ deux heures. Subitement, il y a de l'eau partout. J'essaye de contourner la zone d'inondation mais sans y réussir, et risque de perdre la bonne direction. Toute la forêt paraît inondée, et il fait nuit noire. Bientôt l'eau est trop profonde, j'enfonçe à chaque pas dans le sol marécageux et je n'arrive plus à avancer. A mon grand désespoir, je me vois contraint d'abandonner la tentative de désertion. Il me reste une seule issue : retourner chez les Allemands. En cas d'échec, j'avais imaginé, dès le départ, comment essayer de m'en tirer chez eux. Mon unité, quittée à la tombée de la nuit, ne pouvait qu'être en repli sur l'unique route qui conduit de Königsberg à Pillau. Coupant en ligne droite à travers la campagne, je rejoins cette route et retrouve effectivement, vers la fin de la nuit, mon unité en déplacement. Dès qu'on me reconnaît, on se précipite sur moi pour me désarmer. L'Oberleutenant Thiez me déclare, sur un ton solennel : "Sie sind verhaftet". L'adjudant Denz est affecté à ma garde et je marche à côté de lui dans le silence jusqu'à la nouvelle position que nous atteignons à l'aube. C'est un hospice de vieillards (Altersheim) situé à l'entrée de Fischhausen à une dizaine de kilomètres de Pillau. Nos officiers connaissaient, bien sûr, ma qualité d'Alsacien ainsi que mes sentiments français que je ne

cachais pas. Ils étaient bien convaincus que j'avais voulu désertir. Etant donné le caractère totalement désespéré de la situation sur place, les ordres étaient formels et bien connus de tous : tout soldat séparé de son unité par les hasards des combats (*versprengt*) qui ne s'était pas présenté dans un délai de quatre heures à une unité combattante, était considéré comme déserteur (*Fahnenflüchtig*) et devait être abattu par le premier officier qui le contrôlait. En déplacement, on rencontrait alors fréquemment des cadavres de soldats allemands pendus aux arbres portant une pancarte : "Ich war feige" ou "Wegen Feigheit erschossen".

Arrivés dans la nouvelle position, un conseil de guerre est improvisé par les quatre officiers de mon unité. Je suis inculpé d'avoir voulu désertir. Pour ma défense, j'ai donné les explications suivantes : "après avoir quitté la position avec le groupe dans la précipitation la veille à la tombée de la nuit, sous le feu de l'ennemi, je me suis aperçu, après quelques centaines de mètres que j'avais oublié mon masque à gaz dans mon trou individuel (les consignes étaient très sévères de ne jamais s'en séparer). Je suis retourné pour le chercher. Comme c'était en forêt et qu'il faisait sombre, je me suis trompé de direction et j'ai erré toute la nuit dans la forêt pour ne retrouver l'unité que vers l'aube sur la route de Pillau".

Je pense que cette version des faits n'a pas convaincu mes juges, mais elle n'était pas entièrement improbable, et il leur était impossible de prouver que j'avais effectivement voulu désertir. Après délibération, tenue hors de ma présence, on me renvoya à mes activités habituelles de radiotélégraphiste et de géomètre. La journée, du reste, s'annonçait particulièrement difficile. Nous n'étions plus très nombreux après les lourdes pertes des derniers jours. D'autre part, mes spécialisations me rendaient pratiquement indispensable pour tirer avec nos canons de 105. Peut-être, aussi, le fait que j'avais cherché mon camarade Scharaffin, blessé devant les lignes russes, a-t-il pesé dans la balance. Cela m'avait valu la croix de fer 2<sup>e</sup> classe, que je reçus le 22 février 1945.

### Désertion réussie

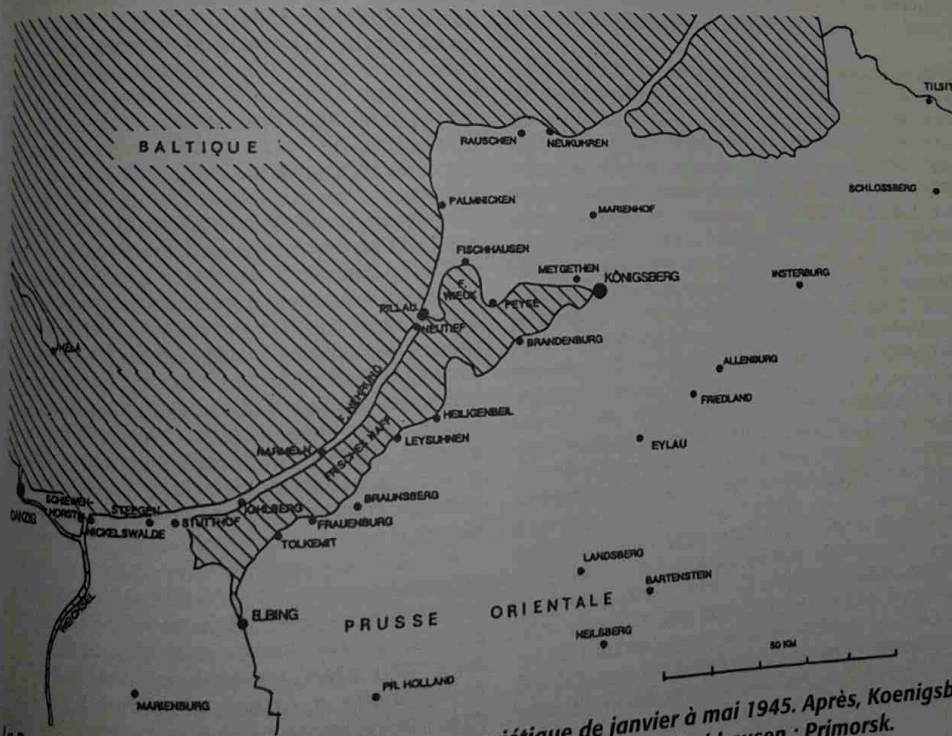
Le matin du 16 avril, nous sommes installés dans la cave de la maison de retraite de Fischhausen. C'est une construction assez récente, isolée au bord de la route Königsberg-Pillau. Quelque 400 m de champs la séparaient d'une forêt où passait la ligne de front.

Dès les premières heures de la matinée nous subissons des bombardements russes extrêmement violents. Très vite l'infanterie, devant nous, est décimée. Vers 9h, la 2<sup>e</sup> batterie est atteinte par les tan-

massifs russes et nous demande par radio que les deux autres batteries dirigent leur tir sur ses propres positions pour être dégagée. A 10h les trois batteries sont tombées aux mains des Russes. Comme nous n'avons plus de canons c'est la "Nahverteidigung" (combat rapproché). Nous sommes à présent en première ligne. Nous occupons la tranchée creusée trente mètres en avant du bâtiment face à la forêt d'où doivent déboucher les attaquants russes. Comme armes nous n'avons que nos carabines. A notre surprise l'infanterie adverse n'attaquera pas, mais durant toute la journée nous sommes écrasés sous un véritable déluge de fer et de feu. Le terrain, proche de la mer est sablonneux, un sable fin et clair. Les parois de la tranchée s'écroulent sous les impacts d'obus de tous calibres et nous sommes marqués par les bombes, les roquettes et les mitraillages des avions de combat russes. A côté de moi un sous-officier est blessé et meurt peu après. Nous n'avons plus aucun contact avec le bâtiment derrière nous. Nous ne pouvons pas venir en aide aux blessés à cause de la mitraille. A la tombée de la nuit le feu se calme, j'étais encore en vie et indemne.

Avec cinq autres survivants nous formons une petite troupe de combat sous le commandement d'un sous-officier. Nous nous replions rapidement vers l'arrière, pour tenter de rejoindre Pillau. Dès que l'obscurité est suffisante, je reste un peu en retrait et me plaque derrière le tronc d'un arbre d'une rangée que nous étions en train de dépasser. Dans l'obscurité croissante, et pressés d'avancer au plus vite les Allemands ne s'aperçoivent pas de ma disparition.

Lorsqu'ils sont suffisamment éloignés, je repars en direction inverse vers le front, et j'occupe un trou individuel abandonné près d'une grange isolée, au bord de la grande route Königsberg-Pillau, dans l'intention d'y attendre l'arrivée des Russes. Avant d'y arriver, un soldat allemand isolé m'interpelle: "Kamrad, komm mit nach Pillau, der Ivan kommt" (Camarade viens avec moi à Pillau, Ivan va arriver). Je lui réponds que je ne peux l'accompagner, et que j'ai l'ordre d'attendre ici les derniers camarades de mon unité, ce qui était évidemment inventé. Ce fut le dernier Allemand que j'ai vu avant mon passage aux Russes.



La Prusse Orientale au moment de l'offensive soviétique de janvier à mai 1945. Après, Königsberg est devenu Kaliningrad, Pillau : Baltijsk, Eylau : Bagrationovsk et Fischhausen : Primorsk.

Je suis installé dans mon trou rectangulaire, en partie recouvert de rondins et de terre, avec tout mon équipement carabine, cartouchière, masque à gaz, musette, gamelle et gourde. Je suis pourtant un peu inquiet, devant moi les Allemands se sont-ils tous repliés? Ne vont-ils pas faire une contre-attaque? De toute manière il ne m'est plus possible de reculer. Je ne pourrais pas, en les rejoignant, leur raconter la même histoire que la veille du masque à gaz oublié. Tous les ponts étaient coupés. Les premières heures de la nuit sont assez critiques. Les Russes se sont remis à tirer avec leur artillerie et arrosent tout le secteur. Des obus explosent dangereusement près de ma grange. Serais-je encore touché au dernier moment? Autre préoccupation : comment, dans quelles conditions, essayer de me rendre aux Russes avec le minimum de risques? Après réflexion je pense que dans le cas où les Russes viennent dans la nuit, il vaut mieux attendre le jour pour me manifester. Je connais parfaitement la phrase russe apprise à la radio de Londres : "Ya niet niemetz, ya Frantsouski, ya desertir, ya priatiel". Je raccorde ensemble avec deux épingles de sûreté les trois petits morceaux d'étoffe bleue, blanche et rouge, jusqu'à présent dispersés dans différentes poches. Je tiens près, également, un "Passierschein", un tract lancé par les avions russes incitant à désertir, avec la garantie d'avoir la vie sauve et d'être bien traité.

Mêlé à l'angoisse, j'ai un sentiment d'intense plénitude. J'ai conscience de poser un acte volontaire dont dépend ma survie, mais qu'il était difficile de poser. Rompre avec le groupe qui donnait une certaine sécurité n'était psychologiquement pas facile. Il n'était pas sûr que le passage allait réussir. Dans les conditions de cruauté de la guerre en Prusse Orientale, les Russes pouvaient très bien m'abattre, d'autant plus que j'étais un isolé. Mais je savais aussi que cette tentative m'accordait la seule chance de sortir vivant de cette guerre. La 1<sup>ère</sup> Division d'Infanterie, division historique, était une unité d'élite. Les officiers et les hommes étaient en majorité Prussiens orientaux. A leur côté depuis onze mois d'engagement au front, j'avais appris à connaître leur mentalité. Je savais qu'ils allaient se battre jusqu'au dernier homme. Avec eux, je n'avais aucune chance de me rendre aux Russes ni en groupe, ni individuellement.

Vers minuit, à l'abri dans mon trou individuel, j'entends des soldats russes parler, sur la route, à quelques mètres de moi. De leurs éclats de voix je déduis que certains sont plus ou moins pris de boisson. Ceci me confortait dans mon intention de ne pas me manifester avant le jour, tout en espérant qu'on ne me découvre pas auparavant. Les Russes s'éloignèrent en direction de Pillau et le reste de la nuit passa sans incident. Lorsqu'il commença à faire

clair, je perçois la présence d'un Russe dans le voisinage. Je décroche mon ceinturon qui, alourdi par la cartouchière et la baïonnette glisse au fond de mon trou, j'y laisse ma carabine. Je sors de mon trou en tenue de camouflage, les mains en l'air en me dirigeant vers le Russe qui est à quelques mètres et en répétant sans cesse : "Ya niet niemetz, ya Frantsouski, ya desertir, ya priatiel". Je tiens dans une main le petit drapeau tricolore et dans l'autre le tract-sauf-conduit. A ma vue, le Russe paraissait à la fois très surpris et très inquiet. Il arrache fiévreusement son pistolet de l'étui auquel il était rattaché par une longue et étroite courroie et braque le canon vers moi, mais il ne tire pas. A ce moment, j'ai le sentiment que c'est gagné. Je répète sans cesse "Ya niet niemetz, ya Frantsouski, ya desertir, ya priatiel". S'approchant de moi, le pistolet toujours braqué, il tâte nerveusement toutes mes poches. Apparemment rassuré, mais toujours le pistolet à la main, il sort mon portefeuille de la poche intérieure de ma veste, en examine le contenu, puis le remet. Il décroche mon stylo, l'examine et le remet également. Les deux gestes me surprennent et me rassurent. Puis il dit subitement : "ourrh, ourrh, ourrh". Croyant qu'il parle russe et ne comprenant rien, je réponds : "nié poniemai pan" (je ne comprends pas, Monsieur). Alors il tire légèrement la manche gauche de son blouson matelassé vers le haut laissant apparaître sur son poignet trois montres bracelet alignées l'une derrière l'autre. Il répéta "ourrh, ourrh, ourrh". Alors j'ai compris : il parlait allemand et voulait ma montre. Mais, de montre, je n'en avais plus, je l'avais perdue au cours de terribles combats des dernières semaines.

Le Russe paraissait déçu, mais pas plus méchant. Me montrant du bras la route en direction de l'arrière, il me dit : "Tsouda, dawai bistra" (par là, en avant, vite). Je m'exécute promptement et joyeusement. Je marche tout seul sur la route asphaltée, heureux comme je ne l'avais jamais été de ma vie. Chaque pas m'éloignait du front, de ce cauchemar épouvantable que j'avais vécu durant onze mois. Pour moi, la guerre était gagnée : j'étais en vie, je n'étais pas mort pour les Allemands et j'étais maintenant chez des amis. J'avais enfin réussi à réaliser ce qui était mon obsession depuis mon arrivée au front : passer aux Russes.

J'éprouvais un sentiment intense de puissance en moi. Je marchais seul sur la route vers l'arrière, côté russe, dans une véritable exaltation euphorique. Je me sentais léger, sans carabine, sans cartouchières, ni baïonnette, ni casque, ni masque à gaz. Face à moi, me croisant en sens inverse, les soldats de l'Armée rouge montaient au front auquel je n'étais plus le dos. Ils marchaient en file indienne, de manière

polnante, équipés de façon hétéroclite, ce qui m'impressionna fortement. Je pensais aux soldats de la révolution française de certaines illustrations du livre d'Histoire de mon enfance. Un tout jeune soldat russe, peut être seize ans, qui me croisait, me dit, en souriant: "Frantsouski?". Sur ce il prononça une phrase "Da, da, Frantsouski". Sur ce il prononça une phrase "Da, da, de Gaulle", et, tout heureux, continuais à marcher vers l'arrière en me demandant comment ce jeune Russe pouvait deviner que ce soldat en tenue de combat allemande était un Français. Je me faisais en ce moment-là encore beaucoup d'illusions sur les sentiments d'amitié que j'allais rencontrer chez les Russes pour les Alsaciens. Après avoir marché ainsi un certain temps, les obus allemands commençaient à exploser sur tout le secteur. Je me présente à un officier d'un poste de commandement installé dans le fossé du bord de la route, en répétant: "Ya niet niemetz, ya Frantsouski, ya desertir, ya priatiel", et en montrant mon petit drapeau et mon "Passierschein". Il me donne un papier, et, parlant allemand, me dit que c'est un certificat de désertion, qui me donnera des avantages en captivité. Tout heureux, je continue ma route vers l'arrière. Plus loin d'autres officiers russes me fouillent encore, puis me mettent avec un groupe d'une vingtaine de prisonniers allemands. On se met en marche vers Koenigsberg distant d'une trentaine de kilomètres.

Progressivement la colonne de prisonniers s'agrandit par l'adjonction d'autres groupes d'Allemands. Je marchais en bordure, sur la file de gauche. En cours de route des soldats russes, auxquels se mêlaient parfois des blessés légers d'hôpitaux de campagne, s'approchaient et nous regardaient passer avec des sentiments qu'il m'était facile de deviner. Il y a eu des manifestations plus ou moins prononcées d'hostilité. C'est ainsi que j'ai reçu subitement un violent coup de poing sous le menton qui m'étourdit un instant et me fit chanceler. Je n'en ai pas voulu à son auteur: je n'étais à ses yeux qu'un soldat d'une armée qui ne pouvait susciter chez lui qu'une haine bien compréhensible. Je n'en ai pas voulu non plus à d'autres Russes qui, au cours de route, m'ont pris ma gourde, puis ma gamelle et enfin le contenu de ma musette: plusieurs boîtes de sardines françaises et la moitié d'un pain de l'armée, provisions que j'avais accumulées en vue de ma désertion, ainsi qu'une paire de chaussettes. Plus loin un soldat russe m'a fait échanger mes belles bottes de cavalier contre ses souliers grossiers et bien trop grands pour moi.

Ces incidents me paraissaient tout à fait insignifiants. J'étais heureux d'être en vie, d'avoir survécu à cette terrible guerre. Je pensais avec quelque inquiétude à

mes deux frères, Constant et Roger, plus jeunes que moi, que je savais engagés, l'un et l'autre, sur ce même secteur du front russe où, selon mon expérience des trois derniers mois, les chances de survie étaient faibles. Je ne savais pas alors que Constant avait été tué, dès le 21 janvier, à quelques dizaines de kilomètres plus au sud. Je m'inquiétais aussi du sort de mes parents dont je n'avais aucune nouvelle depuis décembre. Avaient-ils traversé sains et saufs les combats de la poche de Colmar dont il a été question à plusieurs reprises dans les communiqués officiels de la *Wehrmacht*?

Tard dans la nuit, et sous la pluie, nous sommes arrivés à Koenigsberg. Nous avons traversé la ville qui n'était plus qu'un amas de ruines, pour aboutir finalement en périphérie au Kanonenweg, dans des bâtiments encore debout de la caserne du 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie, le mien, dont Koenigsberg était la ville de garnison. J'ai passé ma première nuit de captivité dans les combles sous les tuiles, couché sur le plancher. Nous étions étroitement serrés les uns contre les autres par manque de place. Malgré la faim qui commençait à se faire sentir, j'étais heureux, persuadé que les Russes allaient bientôt reconnaître les Alsaciens comme Français et nous libérer dès la fin des hostilités qui, au soir de ce 17 avril 1945, me paraissait imminente.

Le lendemain, au lever du jour, je constate que nous sommes des milliers de prisonniers regroupés dans un espace restreint. Avec joie, je trouve dans mon voisinage quatre Alsaciens et nous nous efforçons de rester groupés. Dans la journée, nous recevons un peu de pain mais peu à boire. Un minimum d'organisation commence à se faire. A un officier russe responsable, je présente mon "Certificat de désertion", reçu la veille après mon passage et qui devait me valoir un traitement privilégié. Il le lit rapidement puis, sans dire un mot, le plie, le glisse dans sa poche et s'éloigne. Les choses apparemment ne se passaient pas comme je l'avais naïvement imaginé.

Cependant, j'étais heureux, plein d'espoir et convaincu de retrouver bientôt mes parents et mes deux frères en Alsace. J'ignorais alors que les cinq mois de captivité russe allaient être une autre aventure douloureuse, et qu'il fallait, encore avoir beaucoup de chance pour y survivre.

Joseph Dietrich

Cet article a été publié aux Archives départementales du Haut-Rhin. Août 1942: Incorporation de force des Alsaciens-Mosellans dans l'Armée allemande - 2003.